

Conférence lors du colloque du projet:
Konferenz anlässlich des Kolloquiums im Rahmen des Projektes:



Espérance de vie et handicap mental: Quel à-venir et quel accompagnement en Europe ?

Mit Behinderung alt werden - Hoffnung leben Menschsein ist mehr als Leistung
Zukunft und Begleitung für Menschen mit Behinderung in Europa



Un projet soutenu par:
Ein Projekt mit der Unterstützung von:



Les discours sur la vieillesse sont pluriels !

« *Grand âge, nous voici* »
Saint-John Perse

Il y a différents discours possibles dès lors que nous parlons de la vieillesse. Ces discours prennent en compte différents aspects de la vieillesse dont l'approche implique différents points de vue. Chaque aspect rassemble des faits différents. Selon qu'ils relèvent de la médecine, de la psychologie, de la sociologie, de l'économie etc... les discours prendront en compte des éléments différents. Certains discours relèvent d'**idéologies** qui sont des croyances collectives. D'autres sont des **théories**. Et les théories sont plurielles et il n'y a **pas de vérité** en matière de théorie. Ce qu'on demande aux théories c'est d'être **exactes** et elles le sont tant que les présupposés qui les fondent sont exacts, et tant que leur exactitude n'a pas été infirmée par ce que nous enseigne la clinique.

Le discours médical a plus précisément pour objet le corps et les modifications spécifiques que la vieillesse lui inflige. Les attitudes et les comportements de l'être relèvent de discours qui nous renvoient du côté de la psychologie. La psychanalyse, qui n'est pas une psychologie, a permis à Freud de mettre en lumière que les maladies qui ont des causes ont aussi quelquefois du sens pour un sujet « en souffrance ». Et dans la « maison de Freud » (qui est un « faux frère » de la médecine) toute « lettre » gravée dans l'inconscient et non arrivée à la conscience du sujet, est une lettre « en souffrance » : elle « travaille » le sujet à son insu. Lacan a inventé le néologisme de « *parlêtre* » : pour les « *parlêtres* » que nous sommes les mots qui les habitent ne sont pas étrangers aux maux qui les taraudent.

Les recherches de Freud ont mis en lumière que nous avons une double vie : celle du corps et celle de l'esprit. La première a trait à notre héritage biologique ; la seconde a trait à notre héritage symbolique. Le symbolique c'est la parole car les symboles représentent autre chose qu'eux-mêmes. En fait nous sommes de « la vie qui parle » et, à ce titre, nous nous structurons à partir des paroles qui nous rendent partie prenante d'un registre symbolique qui se noue au registre biologique. La mort, de ce fait, est une sorte de « dénouement » qui signe pour nous la sortie du temps.

Cette petite introduction a pour objet de préciser **d'où je parle** : le lieu épistémologique auquel je me réfère est celui de la « maison de Freud ». Et la définition du vieillard que j'adopte est une définition référée au « sujet » tel que Freud l'a découvert et tel qu'il s'est **structuré** lors de son enfance, à l'orée de ses jours. Et nous sommes tous différents car l'histoire de chacun est différente.

Le bon sens populaire avait constaté depuis fort longtemps que « les vieux retombent en enfance ». Du temps où j'étais enseignant chercheur à l'Université une hypothèse s'est imposée à moi quand j'étais confrontée au matériau abondant que me rapportaient les étudiants qui faisaient des stages dans des maisons de retraite et dans des longs séjours. Et cette hypothèse c'est que, lors de la vieillesse qui avance, les souvenirs inconscients qui se sont inscrits dans le psychisme de « l'*infans* » (celui qui ne parle pas) font retour chez le sujet vieux en fin de vie. L'être est ainsi submergé par tout un « retour du refoulé »... Ainsi ne retombe-t-il pas en enfance, mais est-ce l'enfance qui fait retour en lui... Et l'oubli salvateur peut refouler des liens qui furent importants durant la vie entière, pour favoriser le retour des premiers émois et des premiers affects liés aux premiers objets d'attachement.

Ainsi le vieillard de la psychanalyse est-il un « *parlêtre* » en proie aux affects de sa petite enfance et aux figures bienveillantes ou malveillantes de ce temps-là ! L'héritage symbolique qui nous constitue revient à la conscience, véhiculant des paroles et des souvenirs où le goût et le dégoût qui nous accompagnait lors de notre petite enfance, le plaisir et le déplaisir causés par nos premiers rapports avec le monde environnant, nous mettent en quête d'un « *paradis perdu* » que nous cherchons à retrouver. Ainsi se manifestent les effets de notre héritage symbolique, cet héritage que nous avons accepté, combattu, aimé ou détesté et par rapport auquel se sont inscrits en nous les goûts et les dégoûts qui ont orientés nos vies. Ce qui fait retour aussi c'est l'amour que nous avons éprouvé, ou la haine qui nous a été porté selon la bienveillance ou la malveillance dont nous avons fait

l'expérience à l'orée de notre vie. Il y a des enfants qui ne s'aiment pas enfants, comme il y a des vieillards qui ne s'aiment pas vieux.

C'est Freud qui a découvert que l'affect de la haine est premier... Ainsi le sujet « *infans* » peut-il s'aimer ou se détester ; il peut aussi détester ou aimer les figures qui l'entourent, comme il peut aimer ou détester le symbolique. S'il aime le symbolique il paiera le prix de son acquisition et les richesses symboliques que nous aurons su acquérir contribueront à éclairer la vie de notre esprit. Beaucoup de vieillards en fin de vie se soutiennent des liens avec ceux qu'ils aiment, de paroles qui reviennent dans leurs souvenirs. D'autres se complaisent dans les liens qui les relient à ceux qu'ils détestent. Le fait d'avoir encore quelqu'un à détester est souvent la dernière forme du lien social qui reste et qui nous maintient en vie. Comme l'enfant que nous étions nous nous soutenons des affects les plus forts dont l'humain est habité et qui sont la haine et l'amour.

L'un comme l'autre sont les deux versants du « *lien objectal* » sur la base duquel va s'édifier le « *lien social* ». Freud d'abord et plus précisément encore Mélanie Klein nous ont appris que la haine est première. Mélanie Klein tout particulièrement a porté son intérêt clinique sur les bébés, soulignant que la haine se manifeste surtout quand l'objet aimé est absent et qu'il nous manque. La haine peut conduire à l'envie de détruire l'objet dès lors qu'il nous fait défaut. Découvrir cela plonge d'ailleurs le bébé dans une grande « dépression » dont il ne pourra sortir qu'en sachant qu'il peut « réparer »... (c'est ce que nous enseigne Mélanie Klein). La haine donne au psychisme les couleurs du « *malheur* » et l'amour celui du « *bonheur* » ! C'est grâce quand notre vie nous a permis de faire le chemin qui permet à l'amour d'être un peu plus fort que la haine !

Le sujet, vu à travers les lunettes de Freud, est un sujet structuré et divisé, taraudé par ses souvenirs inconscients et le retour du refoulé, ce qui fait que le lien objectal se **réactualise à travers le transfert** cette grande et étonnante découverte freudienne. Précisons que le **transfert** c'est la réactualisation du lien, inscrit au lieu de l'inconscient, qui fait que dans toute rencontre l'autre représente un autre, plus exactement un grand Autre, selon Lacan. Et celui qu'il représente sera perçu comme étant « bienveillant » ou « malveillant » selon nos souvenirs inconscients.

L'histoire de chacun d'entre nous est fonction de ceux qui nous entourent, mais aussi de ce que nous sommes, au plus profond de notre spécificité subjective et de ce que nous aurons pu faire de ce qui nous est arrivé : rester aliéné ou se

désaliéner. Notre rapport à notre petite enfance est différent et nous ne vieillissons pas tous de la même manière.

Qu'est-ce donc que la vieillesse ?

Nous dirons que la vieillesse est un **temps de la vie**. Ce n'est pas une maladie. C'est ce que le Professeur Israël avait souligné dans la préface qu'il a écrite pour mon livre sur la vieillesse il y a plus de vingt ans. Et ce temps de la vie est le dernier. Il n'y aura pas de retour du printemps. Après ce temps nous sortons du temps. Et le « *parlêtre* » le sait, mais il n'en veut rien savoir. Le vocable de « mort » est un « signifiant » vide de sens. Ainsi est-il un trou dans le symbolique. Et dans ce trou viennent se loger nos croyances. Ce sont souvent elles qui nous soutiennent quand nous affrontons la « vallée de l'ombre et de la mort », comme nous le dit le psalmiste.

Mais, en fait, ce trou dans le symbolique est celui où le « Réel » nous fait signe. Dans la langue allemande le Réel se différencie très clairement de la réalité car le vocabulaire désigne le premier par le vocable de « *Wirklichkeit* » qui échappe à toute perception immédiate. On ne perçoit pas ce Réel mais on en repère ses **effets** (*die Wirklichkeit wirkt*). Alors que la réalité à laquelle correspond le vocable de « *Realität* » relève généralement de la perception et de l'observation.

Le Réel éveille nos fantasmes et notre angoisse. Il s'habille d'images menaçantes car il nous confronte à notre ignorance. Quelquefois nous disposons de représentations sur lesquelles se déplace ce qu'il évoque : ainsi le cadavre est-il la meilleure représentation de la mort quand s'accomplit ce « *dénouement* » entre le biologique et le symbolique, c'est à dire l'esprit. Lors de notre enterrement aussi, dont l'évocation opère souvent comme un « coup de brosse narcissique » où les pleurs que nous imaginons chez nos proches nous signifient que nous étions aimés.

En fait les humains savent sans savoir qu'il n'y a pas de retour du printemps pour l'être... Mais l'évocation de la « chose » elle-même reste secrète. On n'en parle guère même si on y pense tous les jours. Le fait de pouvoir l'oublier nous protège de l'angoisse qu'éveille l'irreprésentable. Car la mort, étant de l'ordre du Réel, est irreprésentable.

Laissons au poète le soin de le dire, mieux que nous ne saurions le faire. Rainer Maria Rilke, décédé à 51 ans, a écrit deux ou trois ans avant son décès en 1926 un poème intitulé : « **Le grand pardon** », où il dit, entre autre :

« On raconte, mais est-ce qu'on sait ?
 Quelque part l'Ange de l'Oubli,
 radieux, tend sa figure au vent
 qui tourne nos pages. Borne pure ».

« Toute vieillesse est un aveu. »

C'est ce que disait André Malraux. Mais qui s'avoue ? Le sujet, dans sa vérité profonde, confronté à sa castration et à son impossible maîtrise. Obligé d'assumer des pertes nombreuses et des déficits de toute nature la vieillesse est, pour le « *parlêtre* », le temps des pertes. Et le sujet accuse le coup sous le poids des deuils qu'il faudra bien faire... sauf à s'éclipser dans une démence protectrice qui exclut la mort dont il a peur. C'est ce que laisse entendre le Docteur Jean Maisondieu dans ses livres (en particulier *Le crépuscule de la raison*) et ses conférences.

Les pertes que la vieillesse nous inflige nous frappent sur quatre plans précisément : le plan social, le plan biologique, le plan psychique et le plan de nos rapports à autrui.

Le plan social

Socialement les épreuves de la perte sont dures, plus dures pour les uns que pour les autres d'ailleurs. Chacun perd un **statut** c'est à dire une place dans la société : certaines étaient valorisantes dans la mesure où elles donnaient un pouvoir plus ou moins grand. Les **fonctions** dépendant de ce statut échappent aussi à celui qui en jouissait souvent avec plaisir. De plus la manière dont les uns et les autres jouaient leur **rôle** leur apportait des satisfactions narcissiques importantes du fait de la reconnaissance d'autrui et des flatteries qui s'y attachaient. Le voici, la voici, transformés en « has been » !

Toutes ces pertes impliquent des **deuils**. Ce terme correspond à un concept psychanalytique qui désigne un lent et long travail qui s'accomplit dans l'inconscient et qui se conclut par la séparation avec l'objet investi par notre désir, que ce soit un autre être, des illusions auxquelles nous étions attaché, des connaissances que nous possédions, bien des « choses » qui nous ont appartenu et que nous avons perdues au fil du temps. Souvent elles ont été reprises par d'autres... Le lent et long travail du deuil s'achève par la récupération du « *désir* » (au sens psychanalytique du terme) que nous pourrions investir dans d'autres « objets » qui nous permettraient de trouver du plaisir. C'est en tout cas ce qui se passe quand le « deuil » est « réussi ». Sinon il peut se solder par une profonde mélancolie qui témoigne de notre impossibilité de nous séparer de « l'objet ». Comme dit, ce travail s'accomplit dans notre inconscient : seul les rêves nocturnes ou diurnes nous

permettent d'en mesurer les avancées. Il ne relève aucunement de la volonté.

Le plan biologique

Sur le plan biologique notre corps nous contraint à bien des deuils. Les déficits pulsionnels (l'énergie qui vient du corps) ainsi que les déficits fonctionnels liés à l'usure des organes, nous livrent à la fatigue, dont le poids mortel nous oblige souvent à renoncer à des activités qui nous apportaient bien du plaisir. La récupération s'avère aussi de plus en plus difficile. Le petit ordinateur privé qui réglait le fonctionnement de nos pensées, de notre mémoire et des associations qui nous permettaient des trouvailles privées souvent éclairantes, voici qu'elles adoptent une courbe basse soustraite à toute brillance.

La mise à vif de nos contradictions

Freud écrivait en 1899, dans son livre sur « *l'Interprétation des rêves* », que « le désir est indestructible » ! Heureux de ses trouvailles sur les rêves il data le livre de l'an 1900 ! En fait le vocable de « *désir* » est quelque peu ambigu : terme polysémique nous pouvons l'utiliser par rapport à des sens différents : désirer qu'on nous laisse en paix, désirer boire une bière, ou désirer un partenaire au sens sexuel du terme. Chez Freud le vocable est devenu un concept de sa théorie. C'est vers la fin du 19^e siècle qu'il passa de l'appellation de « *Quantum* » (utilisée dans le texte intitulé « *l'Esquisse pour une psychologie scientifique* »), avec lequel il désigne l'énergie qui vient du corps, à celle de « *libido* », pour finalement adopter celle de « *désir* » (Wunschregung, Lust, Begierde) ne souhaitant pas trop évoquer l'idée d'une énergie mais mettant l'accent sur le fait que la force investie entretenait un rapport spécifique avec l'objet investit, le « *manque* » étant en cause.

Ce terme diffère totalement de celui de « motivation » qui a été inventé entre 1922 et 1925 dans les arcanes du comportementalisme américain, visant à nommer les ressorts qu'il faut activer pour susciter l'envie d'achat chez les acheteurs. Le terme pouvant facilement être prononcé en français il ne révèle pas les origines épistémologiques dont il est le fruit, origines renvoyant au modèle « stimuli-réponse » du comportementalisme américain. En fait, les Français avaient un vocabulaire beaucoup plus élaboré : celui de « motifs » (raisons conscientes de nos actes) et de « mobiles » (raisons pas toujours conscientes de nos actes). Le vocable de « motivation » qui remplace les deux est venu coloniser nos esprits à notre insu et infléchir, mine de rien, nos façons de penser.

La mise à vif de la demande

C'est Lacan qui a mis de l'ordre entre les termes de « besoin », de « demande » et de « désir » qui sont assez souvent employés dans la théorie psychanalytique. Si les « besoins », qui relèvent du corps, peuvent être satisfaits, il faut bien reconnaître que dans nos rapports à la nourriture intervient autre chose que la pure satisfaction des « besoins ». Car selon les circonstances où ces « besoins » seront satisfaits, nos relations avec ceux qui nous accompagnent dans nos repas ou notre solitude lors de ces repas, nous mangerons plus ou moins et digèrerons plus ou moins bien.

Il y a un « au-delà » de la satisfaction des besoins qui ne peut être rayé de la vie des êtres. Depuis la petite enfance d'ailleurs la satisfaction des besoins au niveau de la nourriture requiert la présence de quelqu'un, aimé ou non. C'est dans ses bras, nimbé du fait que c'est une « bonne heure » ou une « mal heure » que la cérémonie de la satisfaction s'accomplit. Et très tôt « l'*infans* » découvre qu'il ne peut pas « manger ceux qu'il aime » et que la « *demande* » ne peut être satisfaite. Et dans cette « déchirure » entre le « *besoin* » qui peut être satisfait et la « *demande* » qui ne peut pas l'être, « l'*infans* » va découvrir l'existence du « *désir* »... J'ai toujours pensé que ce « *désir* » a conduit les membres de l'espèce humaine à inventer le baiser qui vient signifier à la fois que « je t'aime tellement que je te mangerai » en même temps qu'il signifie que « je renonce à te manger » ! Et le « *désir* » chez les humains qui ne sont pas programmés par l'instinct, est l'aiguillon qui les conduit à explorer la vie, à explorer la relation, à inventer, découvrir, construire un monde, quelquefois.

C'est Henri de Montherlant qui a écrit que « les vieux meurent de ne plus être aimé » ! En ces temps où peu d'activités requièrent le « *désir* », où le vide environnant et le sentiment de solitude sont propices au retour de la « *demande* » qui est toujours « d'*hainamoration* » (néologisme lacanien) le sujet peut se trouver comme le cerf, « en brame ». Est-ce le poids de la solitude ? Est-ce le retour du sentiment de « *Hilflosigkeit* » dont Freud nous parle dans « *L'Esquisse pour une psychologie scientifique* » écrit en 1895 ? Cette « *Hilflosigkeit* » est le sentiment diffus que le sujet ne peut se venir en aide lui-même. Il a souvent été traduit par « détresse ». Il fait retour quand nous sommes dans des situations de crise où nous savons que nous ne pouvons pas nous venir en aide à nous-mêmes. Il est ainsi à l'origine d'une demande particulièrement forte qui s'adresse à un Autre qui serait puissant !

Les vieux requièrent des soins.

Selon notre capacité à faire des deuils, selon notre capacité à assumer la solitude, selon le « *désir* » qui nous reste pour trouver du plaisir et pour continuer à nous sentir quelque peu créateurs, nous ne vieillissons pas de la même manière. Certains requièrent plus de soins que d'autres. Si les deuils de l'enfance nous ont souvent préparés à assumer ceux de la vieillesse, il faut toutefois souligner que la solitude pèse lourd du temps de la vieillesse et que tous souffrent de l'absence des « *aimés* », ce qui les rend la proie d'une « *demande* » muette... Cette « *demande* » est d'autant plus lourde que « faire seul » certains actes devient difficile. Et quelqu'un qui prête « *main forte* » représente un soutien bienfaisant. Etant entendu que certains, de par ce qu'ils sont, sont plus « *bienfaisants* » que d'autres...

Il me plaît à ce propos de rappeler ce que nous pouvons entendre dans le vocable de « *soin* » en rappelant son origine. On peut situer celle-ci à l'époque de Jésus Christ où vivait à Alexandrie une secte juive regroupée autour de Philon d'Alexandrie qui avait probablement eut vent des travaux des Esséniens auxquels nous devons les manuscrits de Qumran. Les disciples de Philon se sont donnés le nom de « *thérapeutes* ». Ils se réunissaient chaque semaine à l'occasion du shabbat pour étudier les textes bibliques dans le but de « prendre soin » de leur âme afin de l'enrichir par l'esprit de Celui dont ils lisaient les œuvres. Ils nous ont fait entendre que le premier sens du terme de « *thérapeute* » est celui de « prendre soin de soi », de son esprit, de « prendre soin de quelqu'un »... Le terme a été récupéré par le discours d'Hippocrate où il a pris de sens d'administrer des soins. Et depuis l'un ou l'autre de ces sens sous-tendent nos discours, de façon informelle la plupart du temps.

On a vu apparaître dans les longs séjours et dans les services de soins palliatifs des actes qui avaient pour objet de « prendre soin » des vieux et des handicapés, parallèlement à l'administration des soins. Bien des soignants accompagnaient même leurs malades au cimetière, lors de leur décès. La compassion se faisait ainsi jour dans l'esprit de ceux qui « prêtaient main forte », sans nul espoir de guérison. Les soins palliatifs nous ont aussi permis de constater que, selon l'attachement permis par le corps médical à ceux qui « prenaient soin » des malades, des liens pouvaient s'établir, liens bien différents de ceux prescrits par la Faculté, du type : « ne pas avoir l'œil humecté ». Retrouver qu'il est important de prendre soin de ceux qui sont en détresse est une des plus importantes valeurs auxquelles peut accéder l'être humain. Dans la dialectique « *haine-amour* » elle nous sauve de l'ennui qui nous fait toujours glisser vers la détestation, car ainsi que nous le dit l'étymologie du terme ennui : « *inodiare* », qui vient de odieux, et qui nous rappelle qu'on peut être un objet de haine !

En fonction de notre héritage biologique, de notre héritage symbolique et du travail personnel que nous aurons fourni pour polir notre « pierre », nos fins de vie seront éclairées par les richesses symboliques qui ont fait de nous ce que nous sommes, et qui illuminent à jamais notre esprit. Et nous n'aurons pas forcément besoin de nous réfugier dans la démence sénile pour nous protéger de l'idée de la mort. Notre rapport à nous-mêmes pourra se jouer dans la sérénité en dépit des cassures qui auront entamé notre esprit.

Permettez-moi de rappeler à ce propos ce que Claude Lévi-Strauss a dit, quand il avait 91 ans, lors d'une rencontre à l'occasion d'un numéro de « *Critique* » qui lui a été consacré et qui a été rappelé dans le journal « *Le Monde* » du 29 janvier 1999 (rapporté par Roger-Pol Droit).

« Montaigne dit que la vieillesse nous diminue chaque jour et nous entame de telle sorte que, quand la mort survient, elle n'emporte plus qu'un quart d'homme ou un demi homme. Montaigne est mort à cinquante-neuf ans, et ne pouvait sans doute avoir idée de l'extrême vieillesse où je me trouve aujourd'hui. Dans ce grand âge que je ne pensais pas atteindre, et qui constitue une des plus curieuses surprises de mon existence, j'ai le sentiment d'être comme un hologramme brisé. Cet hologramme ne possède plus son unité entière et cependant, comme dans tout hologramme, chaque partie restante conserve une image et une représentation du tout.

Ainsi y a-t-il aujourd'hui pour moi un moi réel, qui n'est plus que le quart ou la moitié d'un homme, et un moi virtuel, qui conserve encore vive une idée du tout. Le moi virtuel dresse un projet de livre, commence à en organiser les chapitres, et dit au moi réel : « C'est à toi de continuer ». Et le moi réel, qui ne peut plus, dit au moi virtuel : « C'est ton affaire. C'est toi seul qui vois la totalité. » Ma vie se déroule à présent dans ce dialogue très étrange.

Je vous suis très reconnaissant d'avoir pour quelques instants, grâce à votre présence et votre amitié, fait cesser ce dialogue en permettant un moment à ces deux moi de coïncider de nouveau. Je sais bien que le moi réel continue de fondre jusqu'à la dissolution ultime, mais je vous suis reconnaissant de m'avoir tendu la main, me donnant ainsi le sentiment, pour un instant, qu'il en était autrement. »

Charlotte Herfray
Buhl 21 mars 2011.